Ami du Clergé du 24 mars 1932

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur la Liturgie. — V. La chaire, les statues, les tableaux, les verrières, 161.
Courtes instructions sur le Symbole. — VII. Les sources de la révélation : l'Ecriture Sainte, 163.
Sur les Epîtres du dimanche. — XXIII. *3e Dim. après Pâques :* L'obéissance, 165.
Pour l'Annonciation. — I. Le rôle de Marie dans l'Incarnation, 167. — II. La vocation, 169.
Pour une Adoration perpétuelle. — La réparation, consolation du Sacré-Cœur, 172.
Aux Enfants de Marie. — LXXV. Le mariage et les vocations de la jeune fille, 174. — LXXVI. Le trésor de la foi, 176.

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

V

LA CHAIRE, LES STATUES, LES TABLEAUX, LES VERRIÈRES

Mes frères,

Nous allons continuer notre pieux pèlerinage dans la Maison de Dieu, pour voir comment tout nous y instruit, comment tout y parle aux yeux.

I

Voici d'abord la *chaire,* au pied de laquelle nous nous asseyons chaque dimanche pour entendre la parole de Dieu. La chaire ne fut pas toujours ce qu'elle est aujourd'hui. Primitivement, elle n'était autre que le siège de l'évêque présidant l'assemblée des fidèles. Ce siège était placé au fond de l'abside, derrière l'autel qui alors ne consistait qu'en une simple table sans tabernacle ni retable. C'est en regardant le peuple qu'il célébrait le saint sacrifice et c'est tourné vers le peuple également qu'assis sur son siège il présidait les saints offices. C'est de ce siège que l'évêque adressait la parole à son peuple ; c'est ainsi que fait encore le prêtre dans les petites églises lorsqu'il prêche du haut de la plate-forme de l'autel ou depuis la table de communion.

Dans la suite, pour que l'évêque pût être vu et entendu plus facilement des fidèles, on avança son siège jusqu'à la hauteur du Maître Autel, au côté de l'Evangile ; c'est là qu'il se trouve aujourd'hui encore. Les prêtres se plaçaient de chaque côté de lui, comme le font encore maintenant les prêtres et diacres d'honneur qui l'assistent, et c'est de là qu'il adressait au peuple son homélie. Mais les églises augmentant de dimensions avec le nombre des fidèles, même ainsi disposé, le siège de l'évêque devint bientôt insuffisant pour la prédication. C'est alors qu'on établit entre le sanctuaire et la nef une sorte de tribune de pierre ou de marbre, ronde ou carrée, nommée « ambon, » où se rendaient les clercs pour le chant des leçons, le diacre et le sous-diacre pour le chant de l'Epître et de l'Evangile, et l'évêque pour prêcher. En certaines églises, cette tribune prit même de telles dimensions qu'elle occupa toute la largeur de la nef en avant du sanctuaire. Quelques rares églises possèdent encore cette tribune, la plupart du temps très ouvragée, connue sous le nom de « jubé. » Ce nom rappelle l'ancienne destination de cet édifice. Avant de chanter sa leçon du haut de cette tribune, le clerc demandait alors comme aujourd'hui la bénédiction du célébrant en disant : « *Jube, Domne, benedicere.* »

Les chaires, telles qu'elles existent aujourd'hui, n'ont guère paru qu'au XIIIe siècle. D'abord mobiles afin de pouvoir être portées dans les différentes chapelles de confréries où devait avoir lieu la prédication, elles étaient forcément de petites dimensions. On en voit encore de semblables dans les églises de ville pour les réunions de dames et de jeunes filles, trop peu nombreuses et de caractère trop spécial pour se grouper dans la grande nef au pied de la chaire. Mais peu à peu la chaire devint ce qu'elle est aujourd'hui : une véritable tribune dominant l'assemblée des fidèles. En Italie, elle est longue et spacieuse, et le prédicateur peut y aller et venir, comme le font les orateurs de réunions publiques. En France, elle est le plus souvent à pans coupés, fixée au mur ou à un pilier, et surmontée d'un abat-voix parfois très ouvragé comme la chaire elle-même. En face de la chaire se trouve habituellement un crucifix que le prédicateur a sans cesse sous les yeux pour se rappeler qu'à l'exemple de S. Paul il ne doit prêcher que Jésus et Jésus crucifié. Contemplons-le nous-mêmes et demandons-lui la grâce d'écouter toujours avec respect et docilité les enseignements qui nous sont adressés en son nom du haut de la chaire.

II

A l'église, les enseignements ne nous viennent pas que de la chaire ; les murs y parlent. Ils nous parlent par leurs *statues,* leurs *bas-reliefs,* leurs *tableaux,* leurs *peintures ;* les *fenêtres* elles-mêmes nous parlent par leurs verrières.

Toutes ces œuvres d'art ont évidemment pour but d'embellir le lieu saint, mais elles ont aussi pour mission d'instruire et d'édifier ceux qui les voient. Les peintures, dit S. Grégoire, sont pour les ignorants ce que l'écriture est pour les savants : c'est un livre ouvert à tous. Aussi les peintures ont-elles été utilisées dans les lieux consacrés au culte divin dès le début du christianisme. On en montre encore de nombreuses aux catacombes représentant les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Quand la paix fut accordée à l'Eglise, et surtout au moyen âge, les peintures et les sculptures se multiplièrent dans nos églises, retraçant tout au long la vie de Notre-Seigneur et celle des Saints.

Mais pour que toutes ces peintures et sculptures nous instruisent, encore faut-il que nous les comprenions et sachions ce qu'elles représentent. Combien visitent nos édifices religieux et n'y prennent aucun intérêt parce qu'ils ne savent pas

quels Saints représentent les statues qu'ils voient, quelles scènes décrivent les bas-reliefs, les tableaux ou les verrières qu'ils ont sous les yeux ! Pour que vous ne soyez pas de ceux-là, faisons ensemble cette visite et laissez-moi vous aider à reconnaître quelques-unes de ces statues ou tableaux aux emblèmes qui les accompagnent.

Commençons par les peintures ou sculptures qui représentent la Sainte Trinité. Elles consistent ordinairement en un triangle équilatéral, c'est-à-dire dont les trois côtés sont égaux. Ces trois côtés égaux désignent les trois Personnes divines égales en sagesse, en puissance et en toutes choses et ne formant qu'un seul et même Dieu, comme les côtés du triangle ne forment qu'une seule et même figure géométrique. Au milieu de ce triangle, on voit parfois des caractères hébraïques : ils désignent le nom adorable de Jéhovah. D'autres fois, c'est un œil ouvert représentant la divine Providence qui voit tout et veille sans cesse à nos besoins.

La Sainte Trinité est aussi représentée par les trois Personnes divines elles-mêmes. Dans ce cas le Père est figuré sous les traits d'un vieillard pour marquer qu'il existe de toute éternité ; il soutient devant lui son Fils en croix ou bien l'a debout à sa droite, et pour montrer qu'il procède de l'un et de l'autre, le St-Esprit, sous forme de colombe comme il est apparu au baptême de Notre-Seigneur, sert de trait d'union entre le Père et le Fils. Inutile de dire que cette façon de représenter le Père et le St-Esprit est de pure convention, puisque l'un et l'autre sont un même pur esprit.

Quant au Fils qui a pris un corps semblable au nôtre, les manières de le représenter sont aussi nombreuses que les différentes attitudes qu'il a eues pendant sa vie. L'art chrétien le montre petit enfant dans la crèche, adolescent à douze ans, homme fait pendant sa vie publique ; les quatorze stations du Chemin de la croix nous le montrent souffrant et mourant dans sa Passion. Depuis ses apparitions à sainte Marguerite-Marie, les images et statues se sont multipliées où il nous montre son cœur qui a tant aimé les hommes. Ce cœur est surmonté d'une croix, entouré d'épines et enveloppé de flammes, pour indiquer l'ardent amour dont il brûlait pour nous et qui lui a fait accepter toutes les souffrances de sa Passion. On représente également ainsi le saint cœur de Marie, mais entouré de roses et percé du glaive de douleur prédit par le vieillard Siméon.

On représente encore Notre-Seigneur de façon symbolique sous les traits d'un agneau immolé, d'un pélican qui s'ouvre les entrailles pour nourrir ses petits. Il est en effet l'Agneau de Dieu immolé pour le salut du monde ; comme le pélican il a donné son sang pour nous et il nous en nourrit chaque jour dans la sainte communion.

La Sainte Vierge est représentée de bien des façons, elle aussi : enfant aux côtés de sa mère sainte Anne qui l'instruit, jeune vierge au Temple où elle s'est consacrée à Dieu et épousa S. Joseph, avec Jésus sur les genoux ou dans les bras après la naissance de celui-ci, mère douloureuse durant la Passion ou au pied de la croix. On la voit souvent écrasant de son pied virginal la tête du serpent infernal, c'est l'accomplissement de la prophétie faite à nos premiers parents.

On la représente aussi telle qu'elle s'est montrée en ses différentes apparitions : avec des rayons jaillissant de ses mains, image des grâces qu'elle répand sur le monde, ainsi qu'elle apparut en 1830 à Catherine Labouré ; pleurant et portant sur sa poitrine les instruments de la Passion, ainsi que l'ont vue les petits bergers de la Salette ; vêtue de blanc et d'une ceinture bleue, ainsi qu'elle s'est montrée à Bernadette à Lourdes, ou bien encore remettant le scapulaire à S. Simon Stock ou le Rosaire à S. Dominique.

III

Les anges sont représentés avec des ailes pour marquer leur empressement à exécuter les ordres de Dieu, avec des visages d'enfants pour montrer leur perpétuelle jeunesse, parfois avec une tête seulement pour rappeler qu'ils n'ont point de corps. Bien entendu, ils n'ont pas davantage d'ailes ni de tête, puisqu'ils sont de purs esprits. Les différentes représentations du démon sont, elles aussi, toutes symboliques, puisque les mauvais anges sont de purs esprits tout comme les bons. On le représente sous la figure d'un serpent, d'un dragon ou d'animaux immondes, avec cornes, queue et pieds de bouc. Quoi qu'on fasse, on ne le représentera jamais aussi pervers et aussi hideux qu'il l'est aux yeux de Dieu.

S. Joseph se reconnaît au lis qu'il porte en sa main, ou au métier de charpentier qu'il exerce, ou encore à Jésus et Marie qui sont à ses côtés.

S. Jean-Baptiste est facilement reconnaissable à la peau de chameau jetée sur ses épaules et à la croix ornée d'une banderolle qu'il tient à la main. On devine tout de suite le saint Précurseur à l'inscription peinte sur cette banderolle : « *Ecce Agnus Dei,* » parole qu'il adressait à ses disciples en leur montrant le Messie attendu et venu.

Les quatre évangélistes ont à côté d'eux, S. Mathieu un enfant, S. Luc un bœuf, S. Marc un lion et S. Jean un aigle, parce que le premier commence son Evangile par la généalogie humaine du Sauveur, le second par le sacrifice de Zacharie dans le Temple, le troisième par la prédication de S. Jean-Baptiste dans le désert, séjour du lion, et le quatrième par la généalogie éternelle du Verbe que d'un regard perçant comme celui de l'aigle il contemple dans les profondeurs du ciel et de l'éternité.

Sauf S. Pierre qu'on reconnaît aux clefs qu'il tient en sa main ou au coq debout à ses pieds, sauf Judas qu'on devine à la bourse et aux trente deniers qu'il tient jalousement, les Apôtres se distinguent à l'instrument de leur supplice qui les accompagne. S. Paul, S. Jacques le Majeur, S. Thomas tiennent le glaive, S. Jean un calice d'où sort un serpent, allusion à la tentative d'empoisonnement dont il fut l'objet à Ephèse ; S. André

s'appuie sur la croix en forme d'X où il fut attaché, S. Barthélemy tient le couteau qui servit à le dépouiller vivant et sur son bras sa peau elle-même, S. Simon montre la scie qui le coupa en deux, S. Philippe la croix sur laquelle il fut crucifié, S. Mathieu enfin la lame dont il fut percé au pied de l'autel.

Les martyrs se reconnaissent à la palme qu'ils portent en leur main ; quelques-uns montrent aussi l'instrument de leur supplice : S. Etienne les pierres dont il fut lapidé, S. Laurent le gril sur lequel il fut couché, sainte Catherine la roue sur laquelle elle fut attachée, sainte Agathe les tenailles dont on déchira ses chairs ; S. Sébastien est représenté attaché à un arbre et percé de flèches.

Les saints guerriers sont revêtus du costume militaire : S. Georges est, de plus, à cheval perçant de sa lame un dragon ; S. Martin l'est aussi, mais partage son manteau avec le pauvre d'Amiens.

Les saints papes sont reconnaissables à la tiare qui couronne leur front et à la croix au triple croisillon qu'ils portent à la main. L'un d'eux, S. Grégoire le Grand, auteur du chant grégorien, est représenté avec une colombe qui semble lui souffler à l'oreille les pieuses mélodies de ce chant.

Les saints évêques sont revêtus des ornements pontificaux, mitre, chape, pallium et tiennent en main le bâton pastoral. Il en est de même des saints abbés, mais les attributs de ceux-ci sont plus simples, ceux qui les portent ayant fait vœu de pauvreté. Quelques saints évêques se reconnaissent facilement : S. Augustin au cœur qu'il tient en sa main, S. Eloi à l'enclume placée devant lui, S. Nicolas aux trois enfants dont la légende lui attribue la résurrection, S. Remi à la sainte Ampoule qu'il reçoit du ciel.

Les saints rois et les saintes reines portent le diadème sur la tête et le sceptre à la main. Il est facile d'identifier S. Louis à la sainte Couronne d'épines qu'il rapporta en la Ste-Chapelle après l'avoir rachetée aux Vénitiens ; il faut en dire autant de l'empereur S. Henri à qui on met ordinairement une église entre les mains en souvenir de toutes celles qu'il a fait bâtir.

Les saints religieux se reconnaissent au costume de leur Ordre. Tout le monde reconnaît S. Antoine, premier ermite, à l'animal immonde qui est à ses côtés et figure le démon qui venait le tenter, S. Dominique au chien couché à ses pieds avec une torche entre les dents, S. François d'Assise aux stigmates imprimés sur son corps. On reconnaît à ces mêmes stigmates sainte Catherine de Sienne, S. Roch au chien qui se dresse vers lui un pain à la bouche, S. Antoine de Padoue et S. Stanislas Kostka à l'Enfant Jésus qu'ils portent sur leur bras, S. Jean-Baptiste de la Salle aux enfants qui l'entourent et qu'il instruit, S. Vincent de Paul aux petits qu'il recueille dans son manteau, S. Fiacre à la bêche sur laquelle il appuie le pied, S. Isidore le laboureur à sa charrue, S. Benoît Labre à ses haillons de pauvre mendiant.

Les vierges martyres portent, elles aussi, une palme à la main. En outre, vous reconnaissez facilement sainte Cécile à la harpe sur laquelle elle accompagne ses cantiques, sainte Agnès à l'agneau couché à ses pieds, sainte Barbe à la tour placée près d'elle, sainte Philomène à l'ancre de l'espérance qui est devant elle, sainte Geneviève à la quenouille qu'elle filait en gardant ses brebis. On représente de même sainte Germaine Cousin avec, de plus, des roses s'échappant de son tablier ; sainte Elisabeth de Hongrie vit, elle aussi, le pain qu'elle réservait aux pauvres changé miraculeusement en roses : ses statues rappellent ce miracle, mais la représentent, de plus, avec la couronne ducale sur le front. Sainte Thérèse d'Avila tient en sa main la plume dont elle se servit si bien, et à ses pieds est un bonnet de docteur. Tous vous reconnaissez sa sainte fille, Thérèse de Lisieux, au crucifix et aux roses qu'elle presse sur son cœur. Je ne parle pas de sainte Marie-Madeleine que tout le monde devine à ses longs cheveux et au vase d'albâtre qu'elle porte sur son bras.

Nos pieux ancêtres, à qui la lecture de la Vie des Saints était familière, identifiaient sans peine toutes les images de nos églises : ils savaient quelles scènes de l'Ancien ou du Nouveau Testament, quels épisodes de la vie de leurs saints protecteurs représentaient les tableaux, bas reliefs ou verrières qu'ils avaient sous les yeux. Leur vue les leur rappelait ; ils les expliquaient à leurs enfants ; à les contempler chaque dimanche, ils se sentaient portés à prier et à imiter ceux dont ils reproduisaient les traits, retraçaient les vertus, racontaient les miracles. Imitons-les, m. f., et apprenons, nous aussi, à lire dans ces beaux livres que sont nos églises. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

VII

LES SOURCES DE LA RÉVÉLATION : L'ÉCRITURE SAINTE

Mes frères,

« Dieu, écrit S. Paul aux Hébreux, a parlé autrefois à nos pères en diverses occasions et en différentes manières par les prophètes ; dans ces derniers temps il nous a parlé par son Fils. » (I, 1-2). Or la parole de Dieu peut être envisagée à deux points de vue : comme écrite sous l'inspiration de Dieu, c'est l'Ecriture Sainte ; comme transmise de vive voix et parvenue intacte jusqu'à nous grâce à l'assistance divine, c'est la Tradition. C'est donc dans l'Ecriture Sainte et la Tradition que l'Eglise va puiser les vérités qu'elle a mission de nous enseigner au nom du Christ.

Parlons aujourd'hui de l'Ecriture Sainte. Je vous dirai 1° *ce qu'elle est ;* — 2° *quels livres elle comprend ;* — 3° *comment* il convient de l'*interpréter.*

I

L'Ecriture Sainte est donc la parole de Dieu écrite dans les livres inspirés par lui. Telle est la définition donnée par le Catéchisme. Les termes de cette définition indiquent bien que ces livres n'ont pas été écrits par Dieu lui-même : Notre-Seigneur a prêché, mais il n'a pas écrit. Il s'agit donc d'une collaboration entre Dieu et certains hommes choisis par lui pour rédiger ces livres.

La part de Dieu dans cette collaboration divino-humaine se nomme l'*inspiration*. En vertu de cette inspiration, l'homme reçoit de Dieu un tel secours surnaturel que son intelligence conçoit exactement et que sa volonté désire exprimer fidèlement tout ce que Dieu veut et seulement ce que Dieu veut. De là il résulte que c'est Dieu qui mérite d'être appelé l'auteur principal du livre ainsi composé ; de plus toute possibilité d'erreur s'en trouve écartée.

Toutefois Dieu n'agit pas sur l'homme inspiré comme un personnage qui dicte un texte à son secrétaire ; il agit plutôt à la manière d'un artiste qui joue d'un instrument. Le son produit porte la marque à la fois de l'un et de l'autre. Ainsi Dieu a laissé à l'homme le libre exercice de ses facultés pour concourir au but poursuivi. L'auteur humain a donc imprimé à son œuvre la caractéristique de son génie propre, tant au point de vue de l'ordonnance du plan que de l'art de la forme ; aussi trouvons-nous à cet égard une grande variété parmi les livres qui composent la Sainte Ecriture. Inutile d'ajouter que cette garantie contre toute erreur n'est assurée qu'au texte original, à l'exclusion de toute copie et traduction, qui comportent tous les risques d'erreurs possibles en pareils cas.

Une question moins importante pour le sujet qui nous occupe, mais dont la solution pourra néanmoins vous intéresser, est celle de la langue dans laquelle ont été composés les textes originaux. Pour y répondre en deux mots, il me suffira de vous dire que la langue originale des livres de l'Ancien Testament est en général l'hébreu, celle des livres du Nouveau Testament le grec. La division en chapitres et en versets est de beaucoup postérieure à la date de leur composition : la première est attribuée au cardinal Hugues de Saint-Cher, au XIIIe siècle ; la seconde à Robert Estienne, au XVIe.

II

Vous supposez bien que les auteurs inspirés ont pu avoir des imitateurs. De fait, il existe un certain nombre d'ouvrages qu'on risquerait de prendre pour des livres inspirés, s'il n'y avait pas un moyen sûr de connaître ceux-ci. — C'est à l'Eglise, gardienne de la Révélation, qu'il appartenait de dresser un catalogue des livres inspirés. Sont inspirés tous les livres qui figurent dans ce catalogue ; doivent être tenus pour non inspirés tous ceux qui n'y sont pas inscrits.

L'ensemble des livres inspirés porte le nom général de *Bible*. Il se divise en deux grandes parties : l'Ancien Testament, antérieur à N.-S. Jésus-Christ, et le Nouveau Testament, qui lui est postérieur. L'Ancien Testament comprend quarante-six livres qui se répartissent ainsi : des livres historiques racontant l'histoire de nos premiers parents, des patriarches et du peuple d'Israël ; des livres didactiques et sapientiaux, dont les plus connus sont les Psaumes ; des livres prophétiques, composés par les quatre grands et les douze petits prophètes. Le Nouveau Testament renferme vingt-sept livres que l'on peut présenter au moyen de la même division : des livres historiques : les quatre Evangiles, écrits par S. Mathieu, S. Marc, S. Luc et S. Jean, et les Actes des Apôtres, dont l'auteur est S. Luc ; des livres didactiques ou d'enseignement : ce sont des lettres ou épîtres écrites par des Apôtres, dont les plus connues sont celles de S. Paul ; enfin un livre prophétique : l'Apocalypse, de S. Jean, qui concerne les destinées de l'Eglise et la fin des temps.

La connaissance de ce catalogue, appelé également *canon*, est encore insuffisante, car des erreurs peuvent se glisser dans les copies et traductions, nous l'avons dit ; des additions, suppressions ou interpolations peuvent être pratiquées sciemment. Il importe de connaître les traductions reconnues par l'Eglise comme exactes. Au XVIe siècle les traductions ou versions de la Bible en latin étaient fort nombreuses ; les unes étaient d'origine catholique, les autres d'origine protestante. Pour éviter toute confusion ou erreur, l'Eglise reconnut, par l'organe du concile de Trente, la version désignée sous le nom de *Vulgate* comme authentique, c'est-à-dire comme essentiellement et substantiellement conforme aux textes originaux. La Vulgate est la traduction faite par S. Jérôme. C'est elle que l'Eglise emploie pour les cérémonies et prières liturgiques, ainsi que pour les études de théologie et d'Ecriture Sainte.

Quant aux versions en langues vivantes, elles sont très nombreuses, d'autant plus nombreuses que le grand moyen d'apostolat des Protestants est la diffusion de la Bible. Mais il faut se méfier de ces traductions suspectes par leur origine. D'ailleurs le concile de Trente a imposé à tout auteur d'une traduction des livres saints l'obligation de soumettre son travail à l'examen de l'Ordinaire du lieu. La mention de l'approbation et du permis d'imprimer doit figurer en tête de l'ouvrage. Un catholique ne se permettra donc jamais d'acheter, de lire ou de conserver une traduction de l'un ou l'autre des livres de la Bible qui ne porterait pas l'imprimatur d'un évêque.

III

La lecture des Livres saints est très utile à la piété, à condition toutefois qu'on ne s'égare pas dans l'interprétation du texte, parfois difficile. C'est malheureusement le cas des rationalistes qui veulent interpréter la Bible à l'aide des seules lumières de la raison, et des Protestants qui laissent cette interprétation au libre examen de chaque fidèle. La règle à suivre par un catholique est celle-ci : accepter le sens donné par l'Eglise,

s'il en existe un connu ; en tout cas ne jamais admettre une interprétation contraire à une vérité enseignée par l'Eglise, ni même une interprétation qui, sans être franchement hérétique, serait imprudente au point de vue de la foi.

L'Ecriture est d'ailleurs susceptible d'avoir plusieurs sens : un sens *littéral* c'est celui qui ressort de la signification propre des mots ; un sens *spirituel*, qui, au delà du sens littéral, désigne un autre objet. Ainsi l'Arche d'alliance désigne, au sens littéral, le vaisseau construit par Noé avant le déluge, et, au sens spirituel, l'Eglise catholique dans laquelle il faut entrer pour être sauvé.

* *

M. f., ayons un grand respect pour la Sainte Ecriture. Lisons-la, surtout l'Evangile ; méditons-la, inspirons-nous en pour la conduite de notre vie, toujours sous la direction autorisée et infaillible de l'Eglise. Ainsi soit-il.

SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

XXIII

3e Dimanche après Pâques

L'OBÉISSANCE

Mes frères,

Lorsque Notre-Seigneur s'est incarné et est descendu dans l'étable de Bethléem, il ne fit qu'obéir aux ordres de son Père. Lorsqu'il a vécu humblement, pauvrement, laborieusement dans la maisonnette de Nazareth, il s'est soumis aux ordres de Marie et de Joseph : *Et erat subditus illis*. Lorsque, à l'heure fixée par Dieu, il a commencé son ministère évangélique, il s'est laissé guider par l'Esprit-Saint qui l'envoyait là où il devait aller. Lorsque, au moment de l'expiation suprême, le Christ s'est agenouillé dans la grotte de Gethsémani, il a murmuré cette prière : « Que votre volonté soit faite et non la mienne. » Lorsqu'il a été traîné du tribunal juif au prétoire romain, il a conservé, à l'égard des autorités humaines qui abusaient odieusement de leur droit, une attitude déférente. Lorsque les bourreaux l'ont cloué sur la croix, il s'est soumis « comme l'agneau saisi par le tondeur ». Et lorsqu'enfin il a plu à l'Eternel de mettre un terme à ses épreuves, c'est par un dernier mot de docilité que le Christ a terminé sa vie : « Père, je remets mon âme entre vos mains. »

I

Qu'est-ce à dire ? Tout simplement ceci : c'est que, depuis son aurore jusqu'à son dernier soir, l'existence entière de Notre-Seigneur a été un constant et parfait modèle d'obéissance. Et cela signifie encore que si nous voulons être fidèles à Jésus, si nous voulons suivre Jésus, aimer Jésus, être couronnés avec Jésus, nous devons nous livrer à notre tour à la pratique de cette vertu admirable, qui joue un rôle capital dans les triomphes : *Vir obediens loquetur victoriam*. (Prov., XXI, 28).

A vrai dire, la chose est souvent malaisée. Toutes les tendances de notre nature, toutes les passions de notre atavisme dégradé protestent à l'envi contre les sujétions même les plus douces. Nous aspirons ardemment à être libres, c'est-à-dire à n'être critiqués par personne, à n'être commandés par personne, à n'agir que d'après notre fantaisie ou notre bon plaisir, pour le mal comme pour le bien. L'idée seule de la loi exprime pour nous une contrainte pénible, non seulement quand il s'agit des règlements humains, mais même, ce qui est pire, lorsqu'il est question des préceptes immuables du Seigneur.

Nous nous rendons compte aisément que cette attitude n'est ni juste ni raisonnable. Car l'Eternel a sur nous des droits à plus d'un titre et il a pu les déléguer partiellement aux hommes auxquels il a remis une juridiction quelconque sur nous. En outre, la société humaine deviendrait impossible et se transformerait vite en un infernal chaos si chacun pouvait y agir en toute indépendance, sans corrélation avec ses frères, sans lien de subordination pour organiser et harmoniser toutes choses. Un pareil état se nomme l'anarchie ; nul n'ignore que chaque fois qu'on l'a expérimenté, il a abouti à la ruine, à la famine, aux massacres, au malheur et au désordre. Obéir n'est donc pas seulement un avantage au point de vue surnaturel : c'est une garantie essentielle même pour le cours de la vie présente.

Tout cela, nous le savons bien ; au besoin nous le répéterions volontiers aux gens qui dépendent de notre autorité. Mais s'il faut, personnellement, passer à l'application de ce principe, nous nous trouvons tout de suite cabrés contre le pouvoir qui nous domine, révoltés contre les ordres les plus simples ou les plus sages. Pourquoi cette attitude illogique autant que dangereuse ? Parce que, depuis la faute de nos premiers parents, Satan, le père de l'orgueil, a pris, dans une certaine mesure au moins, possession de nos âmes déchues. Le vieux rebelle jadis foudroyé rêve encore de prendre sa revanche en nous entraînant vers ses abîmes. Et voilà pourquoi ses insinuations perfides arrivent à nous rendre si difficile le grand et noble devoir qui nous incombe : celui d'obéir.

II

Et néanmoins il est indispensable de se soumettre. D'abord, répétons-le, parce que Dieu a le pouvoir de nous commander. Ensuite, parce que notre intérêt bien compris, en ce monde et en l'autre, est conditionné par notre docilité.

Il reste à se demander, maintenant, de qui nous devons accomplir les ordres. Dieu, tout naturellement, est notre premier et souverain maître. C'est lui qui exerce sur nous l'autorité suprême. Et toutes les puissances humaines auxquelles nous serons soumis ne posséderont qu'une délégation ou participation de cet empire. La négligence à faire ce que Dieu veut est déjà une faute qui peut parfois devenir grave ; à combien plus forte raison la rébellion formelle serait-elle coupable, cri-

minelle même ! Dieu, bonté infinie, est aussi la justice même ! Il n'admet pas que l'on se dérobe à son devoir ; tôt ou tard, il châtiera ceux qui lui auront désobéi.

Mais il serait contraire au plan providentiel que le Tout-Puissant intervienne sans cesse, visiblement, dans les affaires de ce monde. Il se réserve de se manifester à nous dans les cieux ; sur terre, il tient à se voiler à nos regards. Allons-nous donc rester désemparés et sans directives ? Nullement. De même qu'aux temps de l'Ancienne Loi Jéhovah transmettait ses commandements au peuple élu par l'intermédiaire de Moïse, des Juges, des Prophètes ; ainsi, aux époques de l'Alliance nouvelle, le Christ a constitué une Eglise à qui il a surnaturellement conféré tous les pouvoirs utiles à l'accomplissement de sa mission. Le pape, les évêques, les prêtres, chacun dans sa sphère d'action, sont nos chefs au nom du Seigneur.

Même lorsqu'il s'agit des affaires temporelles, le Seigneur tient à ce que nous nous inclinions devant les autorités qu'il a constituées pour veiller, tant bien que mal quelquefois, au maintien de l'ordre que lui-même a établi en ce monde. Toute autorité humaine vient de Dieu, et nulle domination de fait n'est légitime lorsqu'elle ne se réfère pas au Seigneur comme à la source suprême de sa juridiction. Sans doute, il arrive que les « pasteurs de peuples, » comme disait le vieil Homère, édictent quelquefois des lois opposées à la règle divine. Alors la loi de l'obéissance n'existe plus, car, dans ce douloureux conflit, le dernier mot doit rester au législateur suprême, c'est-à-dire à Dieu. Mais, même alors, tandis qu'on est tenu de refuser la soumission à toutes les dispositions mauvaises, on reste obligé de se soumettre aux autorités constituées pour tout ce qui n'attente pas au droit divin, au droit éternel.

Enfin, dans notre vie privée, une sujétion encore nous est généralement imposée. En créant la famille comme base de la société, Dieu n'a pas entendu l'établir comme un groupe où chacun posséderait des droits égaux. Une telle conception, en effet, ne pourrait que conduire au plus déplorable désordre. La famille a son humble chef, le père, qui, comme les plus puissants monarques, tient dans sa zone restreinte son autorité du Seigneur. L'épouse même, et à plus forte raison les enfants, sont contraints en conscience d'obtempérer à ses décisions.

Quelque chose d'analogue se passe toutes les fois qu'un homme, pour gagner sa vie ou se procurer tel ou tel avantage, entre librement dans une organisation hiérarchiquement formée. Le patron a droit à l'obéissance de ses ouvriers, de ses employés, parce que la Providence a voulu qu'il soit placé à la tête d'autres hommes, pour concourir avec eux au bien commun.

Il arrive assez fréquemment que, dans l'échelle sociale, nous occupons des situations intermédiaires : courbés sous les ordres des uns, nous commandons à d'autres, à notre tour. Cela ne change rien à la règle générale et ne fait que nous imposer de multiples obligations. A nous de savoir à la fois diriger les autres avec une douceur sage et ferme et suivre nous-mêmes les directives qui nous sont données et qui en définitive, nous viennent du Seigneur.

III

Telle est la matérialité du précepte. Hâtons-nous d'ajouter que la perfection de son accomplissement dépend, dans la plus large mesure, de l'intention que nous apporterons à le remplir. La façon dont on exécute un ordre peut être toujours la même extérieurement. Mais n'oublions jamais que Dieu, qui lit au fond des âmes, ne se laisse pas duper par les apparences, si souvent fallacieuses. Il pénètre jusqu'au plus profond des réalités intimes et juge de la valeur d'un acte d'après le mobile réel qui l'a déterminé.

On rencontre parfois, plus souvent qu'on ne voudrait, des gens qui affichent un grand zèle pour les choses religieuses, qui mettent en pratique tous les commandements et qui, en outre, affectent des exercices surérogatoires de dévotion. S'ils osaient avouer la vérité, ceux dont nous parlons seraient amenés à reconnaître qu'ils font tout cela par convenance sociale, pour maintenir leur réputation ou parce que, en certaines circonstances, leurs affaires s'en trouvent bien. Croyez vous que le bon Dieu y trouve son compte et que ce soit là de l'obéissance réelle ? Notre Seigneur lui-même a traité de « sépulcres blanchis » les faux dévots de son époque.

Moins coupables certainement sont ces personnes de volonté médiocre qui n'obéissent que par intermittences, ou qui gémissent sans trêve en portant péniblement le joug, pourtant léger, du Seigneur. N'ayons donc pas l'air de reprocher au bon Maître les prescriptions qu'il nous impose, non seulement en vue de sa gloire, mais aussi pour notre bien surnaturel. Quand nous nous soumettons au Seigneur, nous ne sommes ni des forçats ni des esclaves ; nous restons des fils qui doivent se montrer empressés à accéder aux moindres désirs de leur Père.

Voici bien, en effet, la caractéristique de l'obéissance surnaturelle, de celle qui doit être la nôtre à tous. Le Seigneur, d'après l'Ecriture, aime celui qui s'offre joyeusement. Que ce genre de docilité devienne notre règle de conduite et nous demeure toujours cher. Accourons au devant des sollicitations du Maître. Acceptons, sans chercher de subtiles chicanes, les moindres indications de son Eglise Gardons-nous de nous demander avec un soin jaloux à quelle minutieuse limite s'arrêtent nos obligations. Ce n'est pas le fidèle qui, en principe, est un juge qualifié pour déterminer la frontière précise où s'arrêtent les droits de l'autorité ecclésiastique.

Certes, nous jouissons d'une large indépendance dans le domaine temporel, pourvu que nous n'y blessions jamais les lois de la justice. Evidemment aussi, nous sommes astreints à une sujétion complète dans le domaine spirituel. Mais,

entre ces deux terrains, il existe une zone douteuse : celle des questions mixtes, où les intérêts de ce monde se mêlent à ceux de l'au-delà. Laissons à nos chefs religieux le soin et la responsabilité de fixer dans ces cas notre attitude. Ne marchandons pas avec le Seigneur, lorsqu'il s'agit de reconnaître sa suprématie et de nous conformer à ce qu'il attend de nous. Cela nous coûtera quelquefois un certain nombre de sacrifices. Mais notre dévouement fidèle sera agréable aux yeux de Dieu qui jamais ne se laisse vaincre en générosité. Ainsi soit-il.

POUR L'ANNONCIATION

I

LE RÔLE DE MARIE DANS L'INCARNATION

Mes frères,

Dans ses conseils éternels, Dieu a décrété la rédemption de l'humanité par les souffrances et par la mort de son Fils.

Ce Fils éternel de Dieu, Dieu comme lui, et riche de toutes ses perfections qui font l'auréole de la divinité, est, de sa nature, impassible et immortel. Pour remplir sa mission, pour être, non seulement le prêtre, mais aussi la victime du sacrifice, dont le sang répandu doit laver l'iniquité de la terre, il lui faut prendre une chair semblable à la nôtre, se faire homme.

Ce mystère de l'Incarnation que notre foi professe solennellement au *Credo : « Et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria Virgine et homo factus est.* Et il s'est incarné par l'opération du St-Esprit, de la Vierge Marie et il s'est fait homme, » ce mystère de l'Incarnation marque donc le commencement de notre rachat.

Mais il n'en marque que le commencement. Car dans ce volontaire anéantissement d'un Dieu, comme l'exprime avec énergie l'apôtre S. Paul : *Semetipsum exinanivit* (Philip., II, 7), s'il y a déjà de quoi réparer les plus grands crimes du monde, il n'en reste pas moins que dans la décision divine, cette réparation n'aura lieu que par la mort de N.-S. Jésus-Christ.

Ainsi l'Incarnation demeure distincte de la Rédemption, puisqu'elle n'achève pas encore notre rachat ; mais elle s'y rattache intimement comme sa condition et son début, et nous pouvons l'appeler le prélude de la Rédemption.

Mais justement, parce qu'ici notre salut débute, ici doit nous apparaître dans toute sa réalité, dans tout son éclat, dans toute son évidence, l'office de corédemptrice départi à la T. S. Vierge Marie dans la revanche de Dieu sur Satan. Dans la pensée divine, n'a-t-elle pas été conçue comme la nouvelle Eve par qui commencerait la victoire, tout comme par la première Eve avait commencé la défaite ?

Et en effet Marie joue un rôle de premier plan dans l'Incarnation du Sauveur, rôle si grand que nous pouvons affirmer que nous lui sommes redevables de l'Incarnation, et avec l'Incarnation de tous les bienfaits qui en découlent. A ce premier acte de notre Rédemption elle n'apporte pas seulement le concours aveugle de sa chair et de son sang pour donner un corps au Verbe incarné, elle participe, par ses facultés humaines, par son intelligence et par sa volonté, à l'accomplissement du grand mystère : elle a mérité d'être choisie pour la mère du Sauveur, et elle a consenti à le devenir. Par ce mérite et par ce consentement, elle devient en toute vérité avec Jésus l'ouvrière de notre salut, l'Eve des vivants, notre corédemptrice.

I

Lorsque nous félicitons une jeune mère du bébé qu'elle presse amoureusement sur son sein, et que nous complimentons des parents pour les beaux succès de leurs enfants, le plus souvent nous ne faisons que reconnaître leur bonheur, sans pour cela leur attribuer le mérite de cette beauté ni de ces succès.

Il n'en va pas ainsi quand nous félicitons la T. S. Vierge d'être la Mère de Dieu et que nous faisons nôtres les paroles d'admiration de la femme de l'Evangile qui s'écrie en écoutant parler Jésus : « Bienheureux le sein qui vous a porté et les mamelles qui vous ont allaité. *Beatus venter qui te portavit et ubera quæ suxisti.* » (Luc, XI, 27). Nous proclamons son bonheur, oui, mais en même temps nous lui faisons gloire d'avoir été assez sainte pour le mériter.

Car sans doute le privilège de la maternité divine est un don purement gratuit de la part de Dieu. Devenir mère d'un Dieu, cela dépasse tellement les proportions et les capacités humaines, que jamais vertu, même pratiquée à la perfection et poussée jusqu'à l'héroïsme, ne peut se croire des droits à cette dignité, ni prétendre pour récompense à pareil honneur.

Mais enfin dès là que Dieu a décidé de se donner une mère dans la famille humaine, nous devinons bien que cet événement ne sera pas laissé au hasard. Dieu ne prendra pas la première jeune fille venue pour mettre sur son front ce diadème de la maternité divine. Il lui faut une mère d'une pureté, d'une innocence, d'une transparence immaculée, telles qu'elle puisse devenir le tabernacle vivant de Jésus et ses bras l'autel trois fois saint de l'Agneau sans tache ; il lui faut une mère à ce point humble, cachée, ignorée, qu'il trouve place tout entier dans l'abîme de son néant ; il lui faut une mère au cœur si débordant d'amour que la tendresse de ses baisers maternels lui fasse supporter la pensée du baiser de Judas un jour. D'un mot, il lui faut une mère ornée de tant et de si riches vertus qu'elle soit la digne Mère de Dieu.

Notre sens chrétien exige qu'il en soit ainsi ; nous pensons d'instinct que Dieu a choisi la plus digne d'entre les femmes pour en faire sa mère. Comme le disent et le répètent les docteurs de l'Eglise : la mère du Verbe, avant de le concevoir corporellement selon la chair, devait le concevoir spirituellement dans son cœur ; c'est-à-dire qu'elle devait mériter d'abord de devenir sa mère par sa pureté, son humilité, son amour et toutes les vertus.

Eh bien ! comme dit le Bienh. de Montfort [1] « quelques soupirs qu'aient poussés les Patriarches, quelques demandes qu'aient faites les Prophètes et les saints de l'ancienne Loi, pendant quatre mille ans, pour avoir ce trésor (le Fils de Dieu), il n'y a que Marie qui l'ait mérité par la force de ses prières et par la hauteur de ses vertus. »

[1] *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, n° 16.

Elle a gardé son cœur immaculé si pur qu'elle a trouvé grâce aux yeux de Dieu : *Invenisti gratiam* (Luc, I, 30) ; elle s'est tellement anéantie par sa profonde humilité que le Très-Haut fut charmé par cette toute petite : *Cum essem parvula placui Altissimo* [1] ; elle a paré son âme de tant de vertus qu'un désir irrésistible a entraîné le Seigneur vers cette jeune fille de Jérusalem : *Ornatam monilibus filiam Jerusalem Dominus concupivit* [2].

Nous autres aussi, ô Mère de Dieu, ravis par les charmes surnaturels de votre âme, nous nous tournons vers vous. Et nous nous tournons vers vous, non seulement pour vous féliciter de votre incomparable privilège, mais surtout pour vous glorifier et vous remercier de l'avoir mérité par la sainteté de votre vie, comme vous le chante l'Eglise : *Quem* MERUISTI *portare* [3], et aussi pour vous remercier de nous avoir procuré ainsi notre salut.

Car si Dieu est descendu jusqu'à nous, s'il s'est abaissé jusqu'à notre misère, si malgré nos péchés, nos hontes, nos crimes de toute sorte, il s'est fait homme et est resté parmi nous dans le tabernacle, c'est grâce à vous, c'est qu'il a trouvé en vous la femme assez digne par ses vertus de le recevoir et de nous le donner. « Le monde était indigne, dit S. Augustin, de recevoir le Fils de Dieu immédiatement des mains du Père ; il l'a donné à Marie afin que le monde le reçût par elle [4]. » Ce Fils de Dieu retrouvait dans votre âme son ciel sur la terre, son paradis terrestre de nouvel Adam, ainsi que s'expriment les saints.

Oui, plus qu'à votre sang, c'est à votre générosité à correspondre aux mouvements de la grâce en vous qui vous portaient jusqu'à la plus sublime sainteté, que la terre doit véritablement son Sauveur. Vous êtes la corédemptrice du monde avec Jésus.

Mais vous l'êtes aussi, ô divine Mère, et plus encore peut-être, par votre libre acceptation de la maternité du Sauveur. Voilà votre plus beau titre dans l'Incarnation à notre reconnaissance éternelle.

II

Une mère, en acceptant la maternité, ignore tout de l'avenir de son enfant. Que lui réserve-t-il : la gloire ou le déshonneur ? Fera-t-il tressaillir de joie et de fierté son cœur qui déjà l'aime, ou bien arrachera-t-il à ses yeux des larmes douloureuses ? Pour l'humanité dans laquelle il va prendre place, sera-t-il un bienfaiteur immortalisé par la reconnaissance, ou un fléau honni dans la mémoire des peuples ? Elle ne le sait pas.

La T. S. Vierge, au contraire, a correspondu à sa vocation maternelle en pleine connaissance de cause et en toute liberté. Dieu ne l'a pas prise d'office pour en faire sa Mère. Il est pour cela trop respectueux de notre liberté. Il lui a révélé à l'avance quels desseins il avait sur elle et il l'a laissée libre d'y consentir ou de s'y soustraire, si bien que du mot qu'elle prononcerait, de son acceptation ou de son refus, dépendait l'accomplissement des miséricordes de Dieu sur l'humanité pécheresse, notre salut ou notre damnation éternelle.

Reportons-nous un instant par la pensée dans cette maison de Nazareth, le jour de l'Annonciation, pour assister à la scène qui s'y déroule et mieux saisir toute la grandeur, tout le pathétique, toutes les conséquences de l'acceptation par une humble enfant, des destinées qui lui sont offertes.

Un archange vêtu de forme humaine est entré près de Marie en prière. Il s'incline : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes. » L'humilité de la Vierge s'étonne et se trouble d'une pareille salutation qui l'élève au-dessus de toute créature. — « Ne craignez pas, Marie, répond Gabriel, car vous avez trouvé grâce auprès de Dieu. Voici que vous concevrez dans votre sein et enfanterez un fils et vous lui donnerez le nom de Jésus. »

A ce mot de *Jésus,* c'est-à-dire *Sauveur,* tout l'avenir que Dieu lui offrait passa devant les yeux de la Vierge de Nazareth. Elle avait trop souvent médité les prophètes, le St-Esprit à cet instant l'éclairait d'une trop vive lumière intérieure pour qu'elle ne comprît pas.

Elle est choisie comme Mère de Dieu, puisque son enfant sera le Fils du Très-Haut, et du Dieu fait homme, puisqu'il sera aussi le fils de David, et fait homme pour nous sauver par ses souffrances et par sa mort, puisqu'il s'appellera Jésus.

Et d'un coup, comme un éclair, c'est toute la vision sanglante du prophète Isaïe [1] qui traverse sa pensée. Elle voit son enfant qui prend sur lui, comme un écrasant fardeau, les expiations que les hommes devaient subir à cause de leurs péchés, qui livre volontairement son âme au sacrifice expiatoire. Il est transpercé, broyé, mis à mort, mais aussi vainqueur de cette mort et libérateur du monde.

Et ce qu'elle aperçoit encore, c'est que la mère d'un tel fils ne peut pas ne pas être transpercée d'un glaive de douleur, ne pas devenir l'associée du sacrifice de son enfant et ne pas partager sa conquête.

Puis son regard s'étend plus loin. Il entrevoit la répercussion de ce drame à travers l'espace et le temps : l'Evangile annoncé, l'Eglise naissant, le démon vaincu, la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, et toute gloire à Dieu au plus haut des cieux.

Devant cette révélation subite de gloire et de souffrance tout ensemble, Vierge, qu'allez-vous répondre ? Quel va être le mouvement de votre cœur ? Une crispation douloureuse à la vue de cet avenir tragique et un geste de répulsion pour que s'éloigne ce calice amer ; ou bien un abandon total aux propositions divines, au prix du sacrifice de vous-même, de votre paix, de votre bonheur, de votre tranquillité, afin de nous procurer le bonheur, et à Dieu toute gloire sur la terre et dans le ciel ? Qu'allez-vous répondre ? vous êtes libre : libre comme nous le sommes nous-mêmes quand il faut choisir entre nos aises et le sacrifice, libre comme l'était la première Eve au paradis terrestre entre la mort ou la vie pour les générations qui naîtraient d'elle. Qu'allez-vous répondre ? Au moment où s'achève le message de l'archange, tous les desseins de Dieu sont en suspens. Ils ne s'accompliront que si vous y consentez. Vous tenez en vos mains l'avenir de l'humanité. Vierge, qu'allez-vous répondre ?

J'ai tort d'interroger ainsi Marie. Si les paroles de l'ange éveillèrent en un clin d'œil dans son intelligence toute pénétrée du sens des Ecritures et des lumières de l'Esprit-Saint, l'avenir que Dieu lui destinait, la sainteté de sa vie, je veux dire la

[1] Office de la T. S. Vierge.
[2] Office de la T. S. Vierge, inspiré d'Isaïe, LXI, 10.
[3] Antienne *Regina cœli.*
[4] Cité par le Bienh. de Montfort, *l. c.*

[1] Isaïe, LIII, 4, 6 ; 10-12 ; XLIX, 7 ; LII, 14 ; LIII.

conformité habituelle de son âme aux bons plaisirs divins, fit jaillir de son cœur, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le consentement plénier, l'acquiescement total, l'adhésion sans réserve de tout son être aux dispositions de Dieu sur elle et par elle sur le monde : « Voici la toute petite esclave du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* » (Luc, I, 38).

Nous comprenons par là combien la T. S. Vierge a concouru étroitement à l'Incarnation du Verbe et comment en toute vérité nous sommes redevables de notre salut à son *fiat*, puisque sans lui le Fils de Dieu ne se fût pas fait homme et n'aurait pu expier les péchés du monde. La mère d'une Jeanne d'Arc, la mère d'un Condé, la mère d'un maréchal Foch ignoraient, en acceptant la maternité, que leur enfant sauverait la patrie ; la Mère de Jésus a consenti à sa maternité divine en pleine conscience de la mission de son fils et en vue de cette mission : le salut du genre humain.

Jamais, non, jamais, ni sur les champs de bataille, ni dans les conseils des gouvernements, jamais parole d'une telle conséquence n'a été prononcée par une pure créature. Le *fiat* de Marie n'est comparable qu'au *fiat* par lequel toute chose a commencé et au *fiat* rédempteur du Jardin des Oliviers par qui toutes choses ont été renouvelées. Il est l'écho du *fiat* de la création, il est le prélude du *fiat* de la rédemption.

III

Aussi ne nous étonnons pas que ce *fiat* soit merveilleusement fécond.

Dès que la Vierge l'a prononcé, l'Esprit-Saint survient en elle, il la couvre de son ombre, il y opère ce mystère de la conception virginale du Fils de Dieu.

Mais avec la conception du Verbe, c'est déjà notre réconciliation assurée, notre retour à la maison paternelle, notre adoption divine renouvelée. Car pourquoi descend-il dans son sein, sinon pour nous et pour notre salut, comme nous le chantons au *Credo : « Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis. »*

Ainsi, par ses mérites et par son consentement, avec Jésus c'est toute l'humanité que la Vierge conçoit dans son sein à la vie surnaturelle et sur laquelle elle acquiert des droits de Reine et de Mère.

Le Bienh. de Montfort a développé ces conclusions avec une maîtrise de doctrine et en même temps une onction qui doivent convaincre les intelligences et toucher les cœurs.

« Un homme et un homme est né en elle. *Homo et homo natus est in ea.* Le premier homme qui est né en Marie est l'homme-Dieu Jésus-Christ ; le second est un homme pur, enfant de Dieu et de Marie par adoption (c'est-à-dire tous les élus).

« Si Jésus-Christ, le chef des hommes, est né en elle (et par elle, c'est-à-dire dans son sein, grâce à ses mérites et à son acceptation de la maternité divine), les prédestinés, qui sont les membres de ce chef, doivent aussi naître en elle (et par elle) par une suite nécessaire.

« Une même mère ne met pas au monde la tête ou le chef sans les membres, ni les membres sans la tête ; autrement ce serait un monstre dans l'ordre de la nature ; de même, dans l'ordre de la grâce, le chef et les membres naissent d'une même mère ; et si un membre du corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire un prédestiné naissait d'une autre mère que Marie qui a produit le chef, ce ne serait pas un prédestiné, ni un membre de Jésus-Christ, mais un monstre dans l'ordre de la grâce.

« Ainsi comme dans la génération naturelle et corporelle il y a un père et une mère, de même dans la génération surnaturelle et spirituelle il y a un père qui est Dieu et une mère qui est Marie. Tous les vrais enfants de Dieu et prédestinés ont Dieu pour père et Marie pour mère ; et qui n'a pas Marie pour mère, n'a pas Dieu pour père...

« Le signe le plus infaillible et le plus indubitable pour distinguer un hérétique, un homme de mauvaise doctrine, un réprouvé d'avec un prédestiné, c'est que l'hérétique et le réprouvé n'ont que du mépris ou de l'indifférence pour la T. S. Vierge [1]. »

Nous qui voulons être du nombre des prédestinés, nous estimerons, aimerons et honorerons la T. S. Vierge comme notre Mère.

II

LA VOCATION

Mes frères,

Je viens aujourd'hui, à propos de l'Annonciation, vous parler de la vocation en vous expliquant la belle prière de l'Eglise, l'*Angelus*, que tous les bons chrétiens chantent trois fois par jour à la gloire de leur sainte Mère. J'ai pour cela de bonnes raisons. D'abord l'Annonciation est l'appel de Marie à la plus haute des vocations humaines ; or il y a, dans nos temps troublés, beaucoup de déclassés qui n'ont pas su trouver leur voie ou y rester et qui jettent le désordre dans la société. Il y a aussi grande utilité à commenter, pour la mieux comprendre, cette prière si chère au cœur chrétien. Si nous priions mieux avec l'Eglise, si nous comprenions mieux les devoirs de notre vocation, la société serait bien plus stable et plus heureuse, comme le corps humain est sain quand tous les organes remplissent bien leurs fonctions. Afin donc d'y travailler pour notre part, étudions les versets de l'*Angelus* et nous y trouverons de très utiles enseignements sur : 1° l'*appel divin ;* — 2° la *correspondance* de l'homme à cet appel ; — 3° le *concours* que Dieu doit lui apporter ; — 4° Marie, la céleste Médiatrice.

I. — *L'appel divin*

« L'Ange du Seigneur a annoncé à Marie. » Ces paroles montrent clairement que Marie, notre modèle après Jésus, ne s'est pas ingérée d'elle-même dans sa sublime mission (c'eût été impossible, du reste), mais que l'appel de Dieu a retenti à son oreille. Marie ne pouvait prétendre à de si hautes fonctions, car elle était l'humilité même. Elle désirait ardemment la venue du Messie, elle répandait son cœur en supplications et en larmes pour faire descendre plus tôt, par la force de la prière, la rosée fécondante, le Désiré des Nations ; mais elle était loin de se douter qu'elle-même serait la toison bénie de Gédéon en qui descendrait la divine rosée, Jésus Rédempteur. Il faut que Dieu parle et

[1] *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, n° 30.

désigne lui-même la créature choisie pour le grand œuvre de la divine Maternité.

L'ange, c'est le messager céleste qui vient des éternelles splendeurs vers notre pauvre terre. A lui appartient de révéler les divins mystères. Quelquefois cet envoyé céleste apparaît d'une manière visible, pour frapper le monde et lui faire remarquer l'œuvre qu'il annonce ; mais chacun de nous n'a-t-il pas un ange gardien chargé de nous révéler, au plus intime de l'âme, les volontés d'en-haut ?

Cet ange est envoyé par le Seigneur : ce mot de « Seigneur » explique suffisamment la nécessité du divin appel pour les tâches variées qui se présentent dans le monde. Représentons-nous le monde comme une ferme immense où la besogne de chacun doit être tracée d'une main forte et intelligente. Le Seigneur Dieu est le propriétaire incontesté de cette ferme. A lui de partager les travaux entre ses différents ouvriers ; à lui de préparer à chacun, selon ses aptitudes et ses goûts, la besogne plus convenable ; à lui de donner des ordres précis auxquels chacun devra se soumettre.

Si vous préférez comparer le monde à une usine, n'est-ce pas au patron qu'il appartient, soit par lui-même, soit par des contremaîtres intelligents, d'assigner à chacun sa place, son rôle dans les différentes fonctions ? La division du travail est un des grands progrès du monde moderne au point de vue matériel, mais il y a longtemps qu'elle a été sagement organisée par Dieu dans le monde moral. C'est sur elle qu'est fondée l'Eglise tout entière, ainsi que l'explique S. Paul : « L'Esprit se manifeste à chacun pour l'utilité (de tous). A l'un il donne la parole de la sagesse, à l'autre celle de la science, à celui-ci la foi, à celui-là le don des guérisons, à tel homme le pouvoir de la vertu, à tel encore le don de prophétie, ou le discernement des esprits, ou la connaissance des langues, ou l'intelligence des discours. Et c'est un seul et même Esprit qui opère tout cela, en faisant le partage à chacun comme il lui plaît. » (I Cor., XII, 7-11). Nous voyons par ces paroles que non seulement Dieu appelle, mais qu'il prépare chacun à sa mission.

C'est bien aussi le sens de la seconde partie du verset : « *Et concepit de Spiritu Sancto.* Et elle conçut du Saint-Esprit. » Pour devenir la mère d'un Dieu, ne fallait-il pas que tout en Marie devînt aussi digne que possible de ce rôle ? Et certes ce n'était pas trop d'un travail prolongé, spécialement soigneux et directement accompli par l'Esprit-Saint en personne. Aussi comme l'intelligence de la Vierge bénie va s'ouvrir, sous l'action divine, pour pénétrer plus intimement les mystères du Verbe Incarné ! Comme son cœur va devenir un foyer brûlant de saintes et généreuses ardeurs auxquelles aucune ardeur terrestre n'est comparable ! Et de son corps rendu très pur par une protection spéciale de la divinité à ses origines, de ce corps que ne souille aucun contact du mal, puisqu'il échappe avec l'âme à la tare originelle, l'Esprit de Dieu prend ce qu'il y a de plus pur encore pour en faire le corps et le sang du Christ Jésus.

C'est que Dieu, comme le dit la Sainte Ecriture, atteint d'un bout à l'autre du monde avec force et il dispose tout avec suavité. (Sap., VIII, 1). Son admirable Providence arrange tout de la meilleure manière pour l'accomplissement de ses desseins. Dans ses plans tout est prévu, les adhésions comme les oppositions, et tout doit servir également, comme en un beau tableau les contrastes relèvent la beauté de l'ensemble. Dieu, maître absolu, préparateur habile et prévoyant, organisateur tout-puissant, doit être vainqueur dans la lutte contre les éléments contraires. Le chimiste, dans son laboratoire, fait servir à ses combinaisons les éléments les plus opposés en apparence. Ainsi de Dieu dont les préparations sont supérieures aux préparations humaines. Il faut que les êtres les plus opposés combinent leurs efforts en apparence contradictoires pour arriver au but unique voulu par Dieu.

II. — *La correspondance de l'homme à l'appel divin*

Le souverain bonheur de l'homme, c'est de répondre à l'appel divin par un consentement absolu et sans conditions, tel celui de la Vierge Marie, qui répond à l'ange : « *Ecce ancilla Domini.* Voici la servante du Seigneur. »

Que ces mots sont riches en enseignements ! D'un côté le Seigneur, mais un Seigneur absolu, incontestable, Seigneur à tous les titres, ayant droit de vie et de mort, pouvant faire de sa créature un vase d'honneur ou un vase d'ignominie, pouvant légitimement lui refuser toutes les faveurs, lui imposer tous les sacrifices, toutes les immolations, tous les héroïsmes. Les maîtres d'ici-bas n'ont que des pouvoirs restreints ; ils sont soumis aux réserves faites par le premier propriétaire ; pour Dieu il n'en peut être ainsi. Sa puissance sans limites s'étend à tous les actes, à toutes les facultés de l'homme. De l'autre côté nous voyons la servante, mais quelle servante aussi ! la pauvre créature humaine aussi loin de Dieu que le néant est loin de l'Etre parfait. Servante qui tient de son maître et Seigneur tout ce qu'elle a, qui lui doit tout, qui doit s'abîmer devant lui dans la profondeur de sa misère originelle. C'est pour elle un trop grand honneur déjà d'être, quoique indigne, prise au service d'un si grand maître, car Dieu n'a aucun besoin d'elle et il ne l'appelle à coopérer avec lui que par un amour purement gratuit.

Le ver de terre, la fourmi que l'homme écrase de son pied dédaigneux rendent plus de services à l'homme que l'homme n'en rend à Dieu. Il faut donc que nous comprenions, comme la Vierge Marie l'a compris, que nous devons être tout à fait entre les mains de Dieu pour faire l'œuvre voulue par lui. Nous aussi nous devons nous livrer à lui, répondre à son appel.

J'ai dit : nous livrer à Dieu, c'est-à-dire que, toujours à l'exemple de Marie, nous devons être les instruments dociles de Dieu. Nous devons donc attendre, pour aller de l'avant, sa voix et celle de ses représentants. Pour cela ne nous fions pas facilement à nous-mêmes. Nous sommes tentés par un certain amour-propre secret de nous croire appelés à de hautes destinées ; nous voulons, même dans les voies de Dieu, monter trop vite et trop haut. Alors, ayant trop présumé de nos forces, nous ne pouvons accomplir l'effort qui s'impose et nous tombons misérablement, bien bas parfois. A vouloir faire plus que Dieu ne veut, nous en arrivons à ne pas faire ce que nous voulons, la grâce nous manquant pour cela, et à ne pas faire davantage ce que Dieu aurait voulu, parce que nous avons refusé de le vouloir. Ainsi nous devenons serviteurs inutiles, bons à rejeter par le divin Maître.

Dieu est habile et sage, laissons-nous guider par

lui. Avec un respect souverain de la liberté, il ne force pas l'homme. La mère ne force pas l'enfant à marcher ; elle guide ses pas chancelants. Ainsi de Dieu : il donne ordinairement une première grâce, faible sans doute, mais suffisante pour faire un premier pas. Si l'homme se laisse mener par la main divine, s'il correspond à la grâce, une grâce nouvelle plus puissante sera la récompense du premier effort ; et ainsi, de degré en degré, chaque grâce de Dieu étant rendue féconde par la liberté de l'homme, chaque vouloir de l'homme étant rendu fécond par la grâce de Dieu, l'homme arrive aux sommets où Dieu l'attend, plus élevés pour les uns que pour les autres, mais plus élevés pour tous si nous n'étions jamais infidèles à la grâce.

Travaillons donc avec Dieu, comme la servante travaille pour son maître. Ah ! certes, un maître bon n'exige pas de ses domestiques plus qu'ils ne peuvent. Prêt à les aider quand leurs forces défaillent, il leur demande d'abord de donner toute l'énergie de leur volonté. Dieu est ce Maître bon : il n'ordonne pas de choses impossibles. Suivons ses inspirations, faisons tout ce que nous pouvons selon la force qu'il donne actuellement à notre bras, profitons de la grâce présente, et il fera le reste.

III. — *Le concours divin*

Dieu fera le reste : qu'est-ce à dire ? Cela veut dire que Dieu doit travailler avec l'homme dans l'œuvre grandiose ou humble à laquelle il l'appelle. Cette nécessité du concours divin nous est montrée en résumé dans la troisième partie de l'*Angelus :* « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » La Vierge Marie a entendu la divine voix de la vocation, elle a donné son consentement et son concours à la volonté divine. Maintenant s'accomplit un troisième élément de la vocation : le travail divin. Sous le souffle de l'Esprit Créateur, un corps admirable est formé, puis animé par une âme très parfaite, et la divinité, le Fils divin du Père céleste, le Verbe de Dieu, la deuxième Personne de l'auguste Trinité vient prendre possession de cet ensemble si beau.

Et parce que la Vierge bénie doit donner Jésus Dieu au monde, il faut qu'elle le reçoive en elle. Voilà sa vocation spéciale, voilà la vocation générale de toute créature humaine : recevoir et faire grandir Jésus en soi et le faire grandir dans les autres âmes après le leur avoir donné. Il s'agit donc d'un travail supérieur à toute puissance humaine. A Dieu seul, n'est-il pas vrai, il appartient de jeter dans la terre des âmes la semence divine, de la faire croître et se développer en célestes moissons, à lui seul aussi d'infuser dans les âmes quelque chose comme une sève divine.

Alors on comprend mieux ces paroles du divin Sauveur : « *Sine me nihil potestis facere.* Sans moi vous ne pouvez rien faire. » (Jo., xv, 5). On saisit mieux la comparaison entre Jésus et la vigne. Le sarment ne vit que par le cep et la sève qui vient des racines. Enlevez au tronc la branche de vigne, jetez-la loin du pied qui doit la nourrir en la portant, bientôt cette branche s'anémie, meurt, n'est plus bonne qu'à jeter au feu. Ainsi, sans la grâce divine qui nous vient du Christ Rédempteur, l'homme devient stérile pour les célestes récoltes, son cœur reste plongé dans les bassesses de sa triste nature, il ne peut voler, comme l'oiseau, vers les hauteurs où brille pur et chaud le soleil de l'amour divin.

Dieu a bien compris ce besoin de l'homme ; il s'est fait homme, nous dit S. Augustin, pour que l'homme devînt Dieu. Par son union intime à la nature humaine, il l'a élevée jusqu'à lui, lui infusant des grâces et des vertus surnaturelles. Depuis l'Incarnation et la Rédemption, on voit Dieu habitant en l'homme, habitant dans son intelligence qu'il illumine, à qui il révèle les célestes mystères, habitant dans son cœur où il allume les flammes du saint amour, habitant dans sa volonté où il excite les énergies et les héroïsmes. Comme nous sommes heureux, m. f., d'avoir un Dieu présent en nous et y faisant le bien avec nous ! Nous sommes les temples de Dieu par cette sainte présence ! Il se plaît à les orner des pierres précieuses de toutes les vertus. Laissons-le agir en nous ; ayons toute confiance en sa puissance. Disons avec S. Paul : « *Omnia possum in eo qui me confortat.* » Ne résistons pas à la grâce qui nous est donnée, mais cherchons par les bonnes œuvres à rendre certaine notre vocation.

Et n'oublions pas que le meilleur moyen d'accomplir notre devoir est de bien profiter des grâces d'état que nous recevons chacun dans le rôle spécial qui nous est confié. L'ouvrier se sauvera en devenant, par la grâce de Dieu, un excellent ouvrier, un patron en remplissant ses devoirs de protection, de justice et de charité ; l'homme marié se sauvera en guidant et en élevant sa famille, le prêtre en sauvant sa paroisse. Permettez-moi de vous le dire, m. f. : on se plaint de ce que tout s'en va à la dérive, on parle de réformes profondes nécessaires. Il est une réforme que nous pourrions accomplir et pour laquelle le secours divin nous est donné : celle de nous-mêmes et de ceux sur qui nous avons autorité ou avec qui nous sommes en relations. Au lieu de rêver à des plans extraordinaires, servons-nous des armes divines pour batailler à notre place dans le rang. Si chacun fait ainsi son devoir, bientôt la société sera par nous réformée et rendue heureuse, et nous aurons sauvé notre âme en sauvant le monde.

IV. — *La Médiatrice*

Cette œuvre de notre salut, de notre divinisation, nous sera d'autant plus facile que nous avons dans notre douce Médiatrice Marie un appui solide et suave. Dieu, à coup sûr, est la base inébranlable de notre espérance, le fondement de toutes nos vertus, mais il nous apprend par son Eglise que la Sainte Vierge est la fontaine bénie où se rassemblent toutes les eaux rédemptrices de la grâce, toutes les gouttes du sang divin, toutes les énergies puissantes qui doivent du ciel passer dans nos âmes. Aussi, au quatrième verset de l'*Angelus,* nous disons : « Priez pour nous, sainte Mère de Dieu. »

Cette puissante Mère, nous l'invoquons avec confiance : n'est-elle pas la trésorière de son divin Fils ? Un fils aimant et confiant laisse à sa mère la disposition de tous ses biens. Et voilà la mission sublime de la Vierge Marie à travers les âges. Elle a toujours été, elle sera toujours la dispensatrice des bénédictions d'en-haut. Préparée une première fois et destinée par le Tout-Puissant à donner Dieu au monde, elle conserve pour toujours les droits, les devoirs, les privilèges de cette divine Maternité.

Ce qu'elle a fait un jour d'une manière générale et pour l'humanité tout entière, il faut qu'elle le fasse tous les jours et pour chacun des membres de l'humanité. N'a-t-elle pas été donnée par Dieu pour mère à tous les hommes ? Or il appartient à la mère de nourrir ses enfants, pour les fortifier.

Quand, donc, sous le poids du fardeau, nos pas seront chancelants, quand nos épaules fléchiront, quand nous serons prêts à tomber, Marie nous soutiendra, elle approchera de nos lèvres le lait de la grâce divine, le vin généreux du sang Rédempteur ; et, ranimés par cette nourriture, à chaque instant, à chaque pas, à chaque effort, sur la voie tracée par Dieu, nous trouverons de nouvelles lumières pour ne pas nous égarer, de nouvelles forces pour ne pas nous arrêter découragés.

Tous les catéchismes, résumant l'Evangile, nous disent en substance : « Jésus-Christ nous a promis sa grâce en ce monde et son paradis en l'autre. Le salut final, le couronnement de l'homme vainqueur, le salaire de l'ouvrier laborieux, le royaume de Dieu qu'il faut chercher avant tout, voilà le résumé de tout, et dans ce salut final il faut comprendre comme préparation les moyens d'y parvenir. » La théologie, à ce point de vue, a deux mots puissants, synthèse admirable de la vie présente et de la vie future : la *grâce* et la *gloire*. La grâce, c'est le germe divin, la semence jetée par Dieu et l'Eglise dans la terre sacrée de nos âmes ; cette semence croît sous la pluie et le soleil de Dieu ; ses racines s'étendent dans le sol à de plus grandes profondeurs ; sa tige s'élève de plus en plus dans l'air pour y pousser des boutons qui écloront en fleurs et donneront des fruits délicieux. Et au jour fixé par Dieu, jour de la maturité à laquelle peuvent atteindre ces fruits, les greniers du Père de famille seront ouverts, les fruits seront récoltés, le bon grain sera amassé, le temps des semailles, du travail, de la vocation pénible et douloureuse sera terminé pour faire place à la vocation glorieuse et joyeuse de l'éternel paradis. Alors ce sera la gloire.

Et cette gloire, récolte de la grâce, c'est par Marie que nous entrerons en sa possession. Elle aura été la céleste et suave semeuse, elle sera, avec Jésus, à notre couronnement. Jésus et Marie, dans le plan divin de la Rédemption, ne font qu'un. Notre heureuse Mère mettra fièrement sur nos fronts la couronne de la gloire ; c'est à elle que Jésus abandonnera la mission si agréable de nous proclamer dignes de ses promesses et de nous appeler à recueillir ce royaume de Dieu qui nous a été promis. O sainte Mère, daignez accomplir votre grande vocation en nous aidant à réaliser la nôtre !

* *

Nous avons mieux compris, m. f., ces grands mystères de la vocation divine. Efforçons-nous, avec la grâce de Dieu, de la réaliser complètement en nous. Ne contristons pas l'Esprit-Saint et notre Mère Marie par nos infidélités, par nos résistances, par nos lâchetés. Assez longtemps nous avons répondu à l'appel du monde, à l'appel du mal et des passions. Désormais n'entendons plus que la voix de Dieu ; obéissons à elle seule. Que notre vie soit une vie d'élévation, de perfection, de divinisation progressive. On parle beaucoup, à notre époque, de progrès indéfini. Pour notre vocation divine, c'est bien le cas d'en parler. Car nous pouvons, par l'effort continu, nous rendre de plus en plus aptes à mieux remplir nos devoirs d'état ; nous pouvons aussi, de plus en plus, diviniser nos âmes en allant de vertus en vertus, de générosité en générosité.

Ainsi nous ferons la gloire de notre céleste Protectrice, la Vierge de Nazareth. Finissons par la belle oraison de l'*Angelus*, qui résume si bien cette instruction, et jetons-en vers le ciel la supplication : « Infusez, Seigneur, nous vous en prions, votre *grâce* dans nos âmes, afin que, ayant connu par la voix de l'ange l'Incarnation du Christ votre Fils, nous soyons par sa Passion et sa croix, amenés jusqu'à la *gloire* de la Résurrection. » Ainsi soit-il.

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

LA RÉPARATION
CONSOLATION DU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

« Jésus n'est pas aimé; l'amour n'est pas aimé... » C'était le cri de tristesse que le séraphique François d'Assise s'en allait autrefois répétant dans les rues des cités, à travers les plaines de l'Ombrie, à tous ceux qu'il rencontrait, voire même aux buissons du chemin. Son siècle, un siècle de foi ardente cependant, lui arrachait ces douloureux accents ; quelles larmes le nôtre ne ferait-il pas couler de ses yeux ? Plus que jamais, il est vrai de le dire : « L'amour n'est pas aimé, l'amour est méconnu. »

Or, si le premier des devoirs est de reconnaître l'amour de Jésus pour les hommes, il faut, lorsque cet amour est méprisé, dédaigné, repoussé, combattu, réparer les outrages qui lui sont infligés. Voilà pourquoi je viens solliciter pour ce Dieu qui souffre par nous et à cause de nous un peu de cette compassion et de cette consolation que nous savons trouver pour tous ceux, parents, amis ou même étrangers, qui sont dans la peine.

Jésus vous le demande lui-même : c'est le plus puissant motif que je veuille invoquer. Après vous l'avoir exposé, je vous dirai pour quel objet Notre-Seigneur l'attend de vous.

I

Réparer, c'est faire d'abord ce qu'il a fait luimême.

Pourquoi est-il venu en ce monde ? Pourquoi y a-t-il passé trente ans de vie ? Pourquoi est-il mort sur la croix ? Mais pour réparer. Il avait vu son Père offensé par les péchés des hommes, irrité contre ses créatures coupables ; ne pouvant apaiser dans le ciel sa justice, il est descendu sur la terre, il a revêtu notre humanité et il a dit à son Père : « Vous m'avez donné un corps ; me voici pour faire votre volonté. » Les trente-trois années pendant lesquelles il a vécu au milieu de nous ont été avant tout une réparation de tous les instants, une restitution adéquate de la gloire divine outragée.

Réparer, c'est en outre répondre à l'un des plus vifs désirs de son Cœur.

La grande souffrance, la plus grande peut-être pour le cœur humain, c'est l'isolement. Souffrir est cruel, mais ne sentir personne auprès de soi, personne à qui traduire ses impressions, confier ses peines, exhaler ses plaintes, faire part de ses angoisses, c'est un douloureux surcroît. Au contraire, comme la présence, comme la sympathie d'un ami, sans rendre ceux que l'on a perdus, sans fermer une plaie, sans éloigner l'épreuve, fait du bien, con-

sole, relève, réconforte ! Comme on aime à se rappeler ces témoignages de compassion reçus au sein de la douleur !

Mais, nous ne saurions trop nous le redire, le Dieu fait homme a pensé et senti à notre manière tant qu'il vivait ici-bas. Son cœur a obéi aux mêmes lois et connu les mêmes besoins que le nôtre. Le délaissement lui fut une peine, la consolation lui fut douce, le soutint, l'encouragea.

Aussi voyez jusqu'à quel point il l'a cherchée, demandée, provoquée !

Dès Bethléem, la tristesse remplit son cœur d'enfant. Venu parmi les siens, il est par eux éconduit. A peine né, il se voit rebuté, repoussé, méconnu ; pour lui il n'y a pas de place en aucune hôtellerie. Aussitôt il se suscite des consolateurs : c'est l'ange qui appelle les uns ; c'est l'étoile qui convie et guide les autres ; les voici dans la personne des simples d'abord, les bergers de la montagne, puis des sages de la terre, les mages de l'Orient. Saluons en eux les premiers réparateurs.

Vient l'heure de l'exil. La jalouse fureur d'Hérode contraint l'Enfant-Dieu à se réfugier sur la terre d'Egypte, la région de l'idolâtrie, où il voit l'empire du démon et d'où il entend les cris des enfants immolés à cause de lui ; mais il a dans le martyre des Saints Innocents et dans la résignation toute de foi de leurs mères un adoucissement à sa douleur.

Avec sa vie publique, les amertumes s'accroissent. On dénature ses paroles et ses actes ; on le calomnie, on le pourchasse, on lui fait un grief de sa miséricorde, de ses miracles ; mais j'aperçois un délicieux coin de terre où son âme semble oublier tant d'injustice et de méchanceté : c'est Béthanie. Il y revient de temps à autre, heureux d'y trouver de vrais amis qui le comprennent et qui le consolent par leur respectueuse affection.

Un jour, dans les plaines de Capharnaüm, après le miracle de la multiplication des pains, il annonce le futur mystère eucharistique : « Je suis le pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et ce pain que je donnerai pour la vie du monde, c'est ma chair. » Il semble que cette promesse de vie divine devrait soulever l'enthousiasme de ses auditeurs. Mais non, ils doutent, ils murmurent, ils se scandalisent ; quelques-uns de ses disciples l'abandonnent. Pour un cœur d'une exquise sensibilité comme le sien, quel déchirement de les voir se séparer de lui ! Il se tourne alors vers ses autres disciples et il leur demande : « Et vous, voulez-vous aussi me quitter ? » Est-elle assez adorable, cette humaine parole ? N'est-ce pas une provocation de pitié ? Pierre l'a compris en son âme si généreuse. Ecoutez sa réponse, c'est le cri de la réparation : « A qui irions-nous, Seigneur ? Vous avez les paroles de la vie éternelle ; nous savons et nous croyons que vous êtes le Fils du Dieu vivant. » Et ce vibrant acte de foi et de fidélité atténue pour l'Homme-Dieu la tristesse de l'acte d'incrédulité et de désertion.

L'heure du suprême amour est arrivée. Même au Cénacle, à cet instant solennel où la promesse de l'Eucharistie devient une touchante réalité, le doux Sauveur éprouve la plus amère douleur. Judas, l'hypocrite, le traître, est là qui nourrit le plus noir complot en son âme criminelle. Mais voici Jean, le disciple bien-aimé : Jésus l'attire sur son Cœur à la Cène, accueille son amour et se complaît dans la sympathie de son âme virginale et dévouée.

Cette même consolation, il la cherchera bientôt auprès de ses disciples, il la leur demandera en termes formels, au jardin de l'agonie. Hélas ! sa plainte ici restera sans écho. Les apôtres le laissent seul en proie à la tristesse, au dégoût, à l'épouvante ; à deux pas de lui ils dorment, incapables de veiller avec lui, même une heure.

Sur le chemin du Calvaire, du moins, au milieu de tous les opprobres qui fondent sur lui, malgré la foule hideuse qui le suit en blasphémant, une femme s'avance, héroïque, qui répare à sa manière, selon son pouvoir. A la récompense qu'elle reçoit, apprenez l'adoucissement qu'en ressent l'adorable Victime. Plus loin, ce sont les femmes d'Israël qui compatissent et qui pleurent. Sur la croix, enfin, Marie, Madeleine, les saintes femmes, Jean lui offrent leurs larmes, et elles lui sont une compensation du fiel et du vinaigre, du mépris et de la haine dont l'abreuvent ses ennemis. Et si, à sa gauche, le mauvais larron qui meurt le blasphème aux lèvres représente tous les pécheurs endurcis ; à sa droite, le larron pénitent qui proclame son innocence et implore son pardon lui offre la consolante vision de toutes les âmes arrachées à l'enfer par son sang rédempteur.

Vous le constatez, m. f., pendant sa vie Notre-Seigneur a constamment recherché la réparation. C'est qu'il est homme, et, comme tel, il a, ainsi que nous, un cœur sensible que la haine attriste et contracte, que l'amour dilate et console.

Or, ce qu'il demandait aux jours de sa vie mortelle, il supplie qu'on le lui accorde dans son Eucharistie.

II

« Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné pour leur témoigner son amour ; et, pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans le Sacrement d'amour. C'est pour cela que je te demande de réparer. Toi, du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leurs ingratitudes autant que tu pourras en être capable. »

Telles sont les plaintes et la prière qu'il adressait à sa pieuse servante de Paray-le-Monial, sainte Marguerite-Marie.

C'est qu'en effet l'Eucharistie continue sa vie mortelle, portant ses humiliations, ses douleurs, ses tristesses. Ici, il est encore délaissé, méconnu, outragé.

L'autel, c'est Bethléem. Combien nombreux sont ceux qui ne lui font aucune place dans leur vie, que son service distrairait de leurs amusements, de leurs affaires, de leurs aises !

O vous, m. f., soyez-lui d'autres bergers, d'autres mages ; empressez-vous autour de sa Personne adorable, montrez-lui qu'il compte dans votre vie, prodiguez-lui vos adorations, pourvoyez aux besoins de son culte.

L'autel, c'est l'Egypte. Il ne manque pas de jaloux, de perfides et de cruels qui s'inquiètent du prestige de la religion, menacent son Eglise, s'en prennent à l'enfance afin de tuer la foi dans les jeunes âmes. Sauvons l'enfance ; consentons, sinon à mourir, du moins à vivre pour le Christ ; et vous, mères chrétiennes, élevez la voix pour protester, parce que l'on veut étouffer dans l'âme de vos enfants l'amour et le respect de notre Dieu.

L'autel, c'est la vie publique. La divinité du Christ est contestée, sa doctrine faussée, ses mira-

cles révoqués en doute, son *Credo* rejeté, la mission de son Eglise entravée. Que le cœur de chacun de vous lui soit un nouveau Béthanie, où il aime à se reposer, où il retrouve de véritables amis.

L'autel, c'est la promesse du mystère eucharistique réalisée. Sans parler des ennemis déclarés qu'elle suscite, elle rencontre, comme autrefois, des incrédules dont l'orgueilleuse raison s'indigne. Du fond de son tabernacle, le Dieu-Hostie me semble se tourner vers vous et vous demander : « Et vous, allez-vous aussi vous retirer de moi ? » Non, n'est-ce pas ? Soyez-lui d'autres Pierre, protestez de votre foi, de votre inaltérable attachement.

L'autel, c'est le Cénacle en permanence. Mais jusqu'ici il est des profanateurs, des sacrilèges, des Judas. Il lui faut descendre dans des cœurs souillés et vendus à son infernal ennemi. Ah ! soyons-lui d'autres Jean ; que notre amour, que nos communions ferventes réjouissent son Cœur et lui fassent oublier l'amertume de ces outrages.

L'autel, c'est Gethsémani, avec la hideuse vision de tous les crimes, avec l'agonie sanglante, et aussi avec l'indifférence, avec la légèreté, avec l'assoupissement des apôtres. Ici, m. f., qui de nous n'a à se reprocher des fautes d'irrévérence, d'inattention, de froideur, de manque d'empressement à l'égard de l'Hôte divin ? Ou bien encore nous avons communié le matin, nous avons pris des résolutions ; rien ne devait nous coûter, nous étions prêts à tous les sacrifices. Hélas ! nous nous sommes endormis, nous avons tout oublié ; nous n'avons pas eu le courage de partager les souffrances de Jésus, cependant que les âmes se perdent. M. f., pitié pour le Sauveur en proie à la plus accablante tristesse ! Pitié pour ces pauvres âmes égarées ! Entendons la voix du divin Suppliant qui nous conjure : « Veillez et priez avec moi. »

L'autel, c'est le chemin du Calvaire, le cortège formé des bourreaux, des valets, de la foule qui vomit le blasphème et se plaît à ricaner. Où sont les disciples hier si résolus en paroles ? Vous, Mesdames, dont les devancières ont eu un si beau rôle dans la Passion, soyez encore, soyez toujours des Véronique, des saintes femmes, afin d'adoucir les tristesses de votre Dieu.

L'autel, enfin, c'est le Golgotha, le lieu de rencontre de tous les opprobres, la réunion de toutes les tortures, le défi suprême de l'impiété, le transpercement du Cœur. Que de notre part il ne reçoive ni fiel ni vinaigre ; mais sachons, en lui donnant des âmes, étancher la soif qui le dévore ; puis louons pour ceux qui blasphèment, bénissons pour ceux qui maudissent, profitons des fruits de la Rédemption pour ceux qui les rendent inutiles ; comme Madeleine, recueillons le sang du Christ ; à l'exemple du bon larron, confessons nos fautes, et puissions-nous mériter la promesse de notre éternelle justification.

* *

Encore un mot, m. f. Le prophète mettait autrefois sur les lèvres de l'Homme-Dieu cette plainte : « J'ai cherché quelqu'un qui s'attristât avec moi et il ne s'est trouvé personne, quelqu'un qui me consolât et personne ne s'est présenté. » Ce ne sera pas vrai, ici du moins. Nous forcerons le Sacré-Cœur à redire cette autre parole du prophète : « Proportionnées à mes douleurs, vos consolations ont réjoui mon âme. » Qui de nous ne serait heureux de remplir ce doux ministère ? Outre la joie d'avoir adouci les peines de notre Dieu, nous nous ménageons la réalisation de sa promesse : « Venez, les bénis de mon Père ; j'avais faim et soif de consolations, vous m'avez nourri et abreuvé de votre amour réparateur. » Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

LXXV

LE MARIAGE ET LES VOCATIONS DE LA JEUNE FILLE

A quiconque réfléchit sur la vie sans préjugé, dans la droiture de son âme, la vie apparaît chose sérieuse, la plus sérieuse de toutes. Pourquoi vivre, comment vivre, sont les deux grandes questions que se pose tout être raisonnable.

A plus forte raison la vie apparaît telle au chrétien qui, à la lumière de la droite raison, ajoute celle, supérieure, de la révélation. Quoi de plus sérieux que ce qui est la semence de la vie éternelle, et dont la béatitude du ciel doit être l'ineffable récompense ?

I

De ces hauts sommets on comprend mieux la belle parole écrite par Ollé-Laprune dans son magnifique volume *Le prix de la vie* : « Il faut d'abord être du petit nombre de ceux qui conçoivent la vie de la façon la plus sérieuse et qui l'arrangent en conséquence. » (P. 419).

Concevoir ainsi la vie le plus sérieusement, est-ce de nos jours le fait d'un grand nombre de jeunes filles ? Vous-mêmes, échappez-vous complètement à la façon de plus en plus générale de concevoir la vie comme une vaste partie de plaisir ? Réagissez-vous contre cet esprit, cette ambiance ? Etes-vous bien persuadées que le grand bienfait que vous apportent le Patronage, le Cercle d'études, c'est de vous faire concevoir votre vie et donc de vous aider à la réaliser de la façon la plus sérieuse, comme elle le mérite ?

Concevoir ainsi la vie ne vous apparaît-il pas synonyme de tristesse ? Ne serait-ce point une des raisons principales pour lesquelles tant de jeunes filles se refusent à le faire ? Ne seriez-vous pas vous-mêmes plus ou moins victimes de cette fausse manière de voir ?

II

Or, est-ce vraiment concevoir la vie de la façon la plus sérieuse que de se lancer à l'aveugle, sans réflexion ni préparation — lointaine et prochaine — dans le mariage ?

Réfléchissez quelque peu, et il vous sera facile de comprendre que la réponse négative s'impose, soit que vous considériez la vie, votre vie, dans les vues de Dieu, soit que, ne remontant pas si haut, vous ne la considériez qu'en elle-même et dans ses conséquences.

I. Dans les vues de Dieu. — Dans les vues de Dieu, la vie n'est pas une course folle, sans but, désordonnée. Dieu est Bonté toute-puissante, mais Sagesse et Providence. A tout être qu'il appelle à l'existence, qu'il tire du néant, Dieu fixe nécessairement un but, une destinée conforme à sa nature. Il y a donc pour toute créature humaine :

1° Un but général : glorifier Dieu et arriver par là au bonheur éternel ;

2° Un but particulier : vivre dans tel état, c'est-à-dire dans telle manière d'être habituelle qui lui permettra de réaliser au mieux, personnellement, le but général, commun à tous les hommes.

Le premier but constitue la vocation générale chrétienne ; le second ce qu'on appelle les vocations particulières.

On peut classer ces vocations particulières en trois groupes pour les jeunes filles : le mariage, le célibat dans le monde, le célibat dans la vie religieuse.

Concevoir la vie de la façon la plus sérieuse, c'est assurément et sans contredit, pour toute âme droite qui croit en Dieu, donc pour vous, chrétiennes, la concevoir en conformité avec les vues divines sur elle, c'est donc la concevoir et l'organiser, car cette conception il faut la vivre, selon sa vocation particulière.

Est-ce concevoir et organiser sa vie de la façon la plus sérieuse, donc raisonnablement et chrétiennement, que de ne pas se préoccuper de savoir si c'est celle où Dieu se dispose à nous donner le plus de grâces, parce que c'est celle que, dans sa bonté et sa sagesse, il veut pour nous ?... Or, c'est dans la vocation particulière que Dieu donne ce maximum. Et donc n'est-ce point folie que de s'engager dans l'état de mariage si telle n'est pas la vocation ?

Beaucoup de jeunes filles, pourtant chrétiennes, pieuses, croient faussement que la vocation ne concerne qu'une élite : celles qui veulent se faire religieuses. Etes-vous bien convaincues, au contraire, que c'est la grande question de la vie — une question qui se pose pour toute jeune fille, pour vous ?

II. En elle-même. — M. A. Cochin, l'auteur des *Espérances chrétiennes,* a écrit : « Je suis effrayé de penser que la vie tout entière d'un homme dépend de deux ou trois *oui* et de deux ou trois *non* prononcés de seize à vingt-cinq ans. »

Le plus redoutable de ces *oui* ou de ces *non*, est celui du mariage : c'est dit, c'est fait, ce sera jusqu'au dernier jour, car si l'on peut changer de profession, on est marié pour la vie. Ainsi l'a établi la volonté infiniment sage de Dieu, contre laquelle l'homme, malgré ses folles prétentions, ne peut rien, absolument rien.

Dès lors, prononcer ce *oui* sans réflexion, à la légère... pour des raisons d'à-côté, n'est-ce point folie ?... Or, agir follement est-ce concevoir de la façon la plus sérieuse la vie ? N'est-ce point une des raisons pour laquelle tant de mariages tournent mal ?...

Concevoir la vie de la façon la plus sérieuse, c'est la concevoir toute dans le devoir. Or, les devoirs se pressent, ils sont de tous les moments dans le mariage ; ils s'appellent : l'observation des lois spéciales de Dieu dans cet état, l'amour et le support mutuel, l'éducation des enfants, l'honneur et la dignité du foyer... Ces mots sont vite écrits. Cependant, que de bonne volonté, que de patience, que d'efforts ils supposent ! Prenez le support mutuel, par exemple, et voyez tout ce que cachent de devoirs ces syllabes !

Est-ce vivre sérieusement que de se marier sans avoir réfléchi sur ces grands devoirs, sans s'y être préparé ? N'est-ce pas être encore plus fou que le navigateur qui partirait sur un frêle esquif pour un voyage long et très lointain, sans provisions, sans cartes, sans boussole, sans voiles, sans rien ?... Et pourtant, dans le grand voyage de la vie, combien de jeunes filles agissent avec cette téméraire folie !

III

Mais comment vous préparer au mariage ?

1° En recherchant si c'est bien votre vocation particulière, donc en priant, en réfléchissant, en vous examinant, en consultant ceux et celles qui, de par Dieu, ont mission de vous éclairer ; en vous mettant dans la résolution de ne faire en tout que sa volonté très bonne et très sage.

2° En étudiant, dès maintenant, le mariage non point dans les romans, mais dans ce qu'il est réellement, c'est-à-dire dans la volonté de Dieu, avec les grands devoirs qu'il impose.

Dans un livre intitulé : *La double montée,* un fiancé dit à sa fiancée : « C'est au devoir plus qu'au plaisir que je vous appelle » ; et la fiancée répond : « Le bonheur est dans le devoir, mon ami. » C'est dans cette lumière qu'il vous faut, dès maintenant, contempler le mariage. »

3° En vous préparant à ces devoirs.

Ecoutez S. François de Sales : « Le mariage est un certain Ordre où il faut faire la profession devant le noviciat ; et s'il y avait un an de probation, comme dans les cloîtres, il y aurait peu de profès. »

Comme toujours sur les lèvres gracieuses du Saint, la vérité s'exprime en termes adoucis. La leçon n'en est pas moins donnée ; profitez-en.

4° En vous gardant pures.

L'impureté, a dit un poète, [1]

...Nous asservit, nous courbe et nous recourbe,
A part la conscience, elle prend l'homme entier
Et c'est elle qui fait de l'honneur un métier,
Du cœur un histrion, et du langage un fourbe.

Ce n'est donc pas dans le cœur d'un histrion, ni sur les lèvres d'un fourbe, et encore de quel fourbe ! qu'il faut chercher les vrais accents de l'amour.

Le véritable amour est pur, dit Lacordaire ; il est dans le cœur et non dans les sens. Les sens s'éteignent, s'avilissent, et il n'y a rien de si loin de l'amour qu'un débauché.

« L'immoralité, dit encore Lacordaire, transforme l'homme en un tombeau où il n'y a que de la boue. »

Voulez-vous descendre votre cœur dans un tombeau ? Voulez-vous habiter dans ce milieu où règne la pourriture ? Voulez-vous jeter sur le fumier ce que vous avez de meilleur et de plus angélique ?

Ce que vous ne voulez pas, ne devez pas vouloir pour vous, pensez-vous que celui qui, un jour, vous épousera, le veuille, doive le vouloir pour lui ?

Et donc, restez pure pour être digne de votre fiancé, mais aussi, ne vous unissez par les liens indissolubles du mariage qu'à un chaste : lui seul est digne de vous. Ce jeune homme voluptueux, débauché, fût-il millionnaire, député, est un misérable, trop vil et trop dégradé pour qu'une pauvre mendiante en haillons, qui se respecte, devienne sa femme.

De nos jours, les physiologistes et les moralistes ont écrit avec une longue insistance sur la force de l'hérédité. Quiconque a mission de communiquer la vie fera bien de réfléchir longuement et profondément à cette loi mystérieuse de notre humanité.

Vous revivrez un jour dans le corps et dans l'âme de vos enfants. Méditez souvent ce mot de M. Gabriel Aubray : « Ce sont nos péchés, trop souvent, qui se font chair en nos enfants et vivent en eux devant nous, pour notre châtiment. »

5° En vous décidant, le moment venu, non par emballement, coup de foudre, passion, intérêt, mais par le cœur guidé et contrôlé par la raison, par esprit de foi... En vous décidant vous-mêmes, car l'on ne doit point vous marier, c'est vous qui devez

M. Bollinet.